

Études littéraires africaines

ÉTHIOPIQUES, (DAKAR : FONDATION SENGHOR), N°84, I^{ER}
SEMESTRE 2010, 410 P. – ISSN 0850-2005



Amélie Germain

Numéro 33, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Germain, A. (2012). Compte rendu de [ÉTHIOPIQUES, (DAKAR : FONDATION SENGHOR), N°84, I^{ER} SEMESTRE 2010, 410 P. – ISSN 0850-2005]. *Études littéraires africaines*, (33), 144–146. <https://doi.org/10.7202/1018708ar>

rapportés. Dans un préambule, C. Sagarra qualifie de « passeurs de responsabilité » non seulement les témoins, mais aussi les « témoins de témoins » et la critique elle-même : elle justifie ainsi l'ensemble du volume dont elle est l'éditrice.

Cela dit, ce sens de la responsabilité l'emporte largement sur les interrogations de recherche dans l'ensemble du volume, ce qui s'explique aussi par le fait que l'entreprise tout entière était placée sous le signe de la commémoration, avec un fort encouragement officiel de la part du gouvernement rwandais. D'où les aspects nécessairement orientés des versions de l'Histoire qu'on peut y lire, ceci étant valable aussi bien pour les récits historiques que pour les ouvertures aux problèmes sociétaux présents et à venir. On y revient sur les mythes fondateurs de l'« ethno-nation rwandaise », sur les fautes de l'Occident (histoire du racisme et du « génocide culturel » provoqué par la colonisation et les missionnaires), on soulève d'utiles interrogations juridiques et judiciaires, on s'intéresse au sort des veuves, aux médias et au système éducatif, mais aussi aux questions spirituelles que se posent les rescapés.

Le volume est illustré par des reproductions en couleur de tableaux et de dessins dus au peintre Léonard Minni, rescapé du génocide ; un bref entretien avec celui-ci, aussi émouvant qu'intéressant, figure en fin d'ouvrage. Ce livre, quelque peu déparé par un défaut de finition rédactionnelle à divers endroits, n'évoque que très rarement la littérature critique existante, et par exemple l'ouvrage de Catherine Coquio, *Rwanda. Le réel et les récits* (2004), ou les travaux publiés par Jean-Pierre Chrétien, singulièrement à propos des médias. En revanche, la manifestation initiale étant organisée à Kigali, elle a mobilisé de nombreux chercheurs du Rwanda, et même un de la RD Congo : c'est assurément l'avantage d'organiser des colloques consacrés à de telles questions en Afrique même.

■ Pierre HALEN

*

ÉTHIOPIQUES, (DAKAR : FONDATION SENGHOR), N°84, 1^{ER} SEMESTRE 2010, 410 P. – ISSN 0850-2005.

La revue négro-africaine *Éthiopiennes*, spécialisée en littérature et en philosophie, publie dans la section « Littérature » de son numéro 84 les actes du 5^e Congrès du réseau Eurafrique de Recherche sur l'épopée, qui s'est déroulé à Dakar du 19 au 21 mars 2009.

La plus grande partie des contributions porte sur les productions orales africaines, telles que l'épopée, le mythe, le conte ou encore la ballade. Les auteurs – chercheurs et universitaires – explorent les thématiques de l'amour et de l'amitié dans l'imaginaire africain afin de rendre compte du lien étroit qui existe entre la figuration des sentiments humains dans la littérature orale africaine et la construction sociétale sur le continent. Albert Ouedraogo, par exemple, présente l'amitié dans les contes du Larhallé comme appartenant au système de valeurs de la société traditionnelle et la qualifie même de « valeur suprême » (p. 124). Bassirou Dieng (p. 9) va plus loin dans son interprétation du sens de l'amitié puisqu'il explique que, dans les contes de l'Afrique de l'Ouest, le sentiment amical, indissociable du récit de la création, est un véritable instrument de régulation et d'intégration sociale. Pour l'épopée, les auteurs parlent davantage de compagnonnage que d'amitié, et celui-ci est étroitement lié à l'héroïsme. Par exemple, Lamane Mbaye, dans la geste de Jéeri Joor Ndeela, qui est une épopée *wolof* du Kajoor, fait une analyse poétique de l'amitié entre les deux compagnons et explique que cette amitié conduit à « l'honneur, la dignité et un idéal de justice » (p. 37). Ce compagnonnage entre le héros et son ami est considéré comme un modèle permettant de consolider une mémoire collective face à l'ennemi qui est ici le colonisateur et, ainsi, de renforcer l'unité communautaire.

Pour ce qui est du sentiment amoureux, moins représenté selon Bassirou Dieng (p. 1), mais malgré tout présent dans la tradition orale sub-saharienne, son rôle varie entre celui de passion perturbatrice et celui de trait d'union entre les peuples. Par exemple, la déesse de l'amour Dikko Harrakoye est aussi, pour les peuples du Sahel, une mère unificatrice, comme l'explique Moussa Hamidou Talibi dans son article (p. 11). En s'unissant à un homme de chaque tribu, elle engendre à chaque fois un descendant et ce pouvoir fait de la déesse un symbole de fraternité pour tous ces peuples qui se partagent le fleuve Niger. En revanche, Ibrahima Wane (p. 63) montre, dans sa lecture du *Pekaan*, épopée des pêcheurs du Fouta Toro, que la passion amoureuse, et surtout l'amour charnel, ne doit pas aller à l'encontre de l'ordre communautaire et qu'il faut dès lors se méfier d'elle. Amour et amitié apparaissent donc dans ces articles comme deux sentiments tentant de promouvoir l'unité et le sentiment d'appartenance au sein d'une ou de plusieurs communautés africaines traditionnelles.

En ce qui concerne les écritures littéraires africaines du 20^e siècle, le rapport à l'amour et à l'amitié est différent de celui qui est

exprimé dans la littérature orale. Les supports écrits ne jouent pas le même rôle que les supports oraux : ils ne véhiculent pas un système de valeurs justifiant l'organisation de la société africaine, mais témoignent plutôt de la vie quotidienne. Ici, il s'agit de la réalité sentimentale, tant amoureuse qu'amicale, ce que confirme par exemple l'article d'Alioune Diaw (p. 183) qui démontre que, sous son allure de poésie militante, le recueil de poèmes senghoriens *Hosties noires* est aussi une célébration de l'amour et de l'amitié. Ou encore l'article de Cheikh Kasse qui revient sur un roman non plus africain mais antillais, *Texaco* de Patrick Chamoiseau, et qui voit les rencontres amoureuses certes comme une réalité sociale, mais surtout comme des « embrayeurs épiques » (p. 245). Avec les formes narratives africaines et antillaises, ce n'est donc plus l'œuvre qui conduit aux sentiments, mais ce sont les sentiments qui conduisent à l'œuvre.

Une petite partie des actes est consacrée aux thèmes de l'amour et de l'amitié dans la littérature européenne, mais il faut bien remarquer qu'elle ne constitue qu'une portion congrue face à la place donnée à la littérature africaine. Dans cette section, les auteurs reviennent plus particulièrement sur la notion de couple d'amis ou encore sur la tradition amoureuse en Europe (par exemple au sein des contes et ballades de Roumanie).

Le reste de la revue est consacré aux sciences humaines, à l'art et à la poésie mais ne suit pas, à l'inverse de la section « Littérature », de fil directeur. Des articles de sociologie, d'histoire et de psychologie analysent les systèmes de pensée africains et européens, notamment le rapport de la civilisation négro-africaine avec les maladies ou les savoirs endogènes, ou encore l'importance de Schœlcher et Césaire comme modèles psychologiques pour les peuples noirs. Des articles de critique d'art mettent en valeur deux artistes africains : Iba Ndiaye et Mamadou Wade, sculpteurs et peintres qui, entre coups de pinceaux musicaux et supports alternatifs (notamment des tablettes du savoir coraniques), font preuve d'innovation dans leurs techniques artistiques. Cette livraison, finalement, se clôture par deux poèmes d'Yves-Patrick Augustin.

■ Amélie GERMAIN